



Préface

Pourquoi un livre ?

La question est posée dès l'avant-propos : « Mais, à qui s'adresse ce livre ? » Il faudrait en poser une autre qui tienne compte de l'avant, de la façon dont s'est construit L'Atelier des miracles : « Qu'est-ce qu'a déjà permis l'écriture de ce livre ? »

Tout d'abord il n'a pas été écrit par n'importe qui, mais par un mécanicien vélo parlant du lieu où il officie depuis plus de dix ans : Récup'R, un atelier vélo et couture situé à Bordeaux. Et ce que Benjamin Pichot écrit dans les pages qui vont suivre permet de constater facilement qu'être mécanicien vélo dans un atelier d'auto-réparation c'est être plus que cela – un peu, beaucoup, passionnément.

Benjamin aurait pu se contenter de s'appuyer sur sa fréquentation quotidienne de l'association, ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce à quoi il participe, ce qu'il impulse et cela aurait déjà fait un livre riche. Mais non, Benjamin a réalisé une quarantaine de longs entretiens, avec des bénévoles, des salarié·es, des adhérent·es, avec des personnes qui ne fréquentaient Récup'R que de loin et d'autres, au contraire, qui l'avaient fondée. Ces entretiens ont été retranscrits, mis à disposition dans le local de l'association, entre les machines à coudre et les établis. On en retrouve de nombreux

extraits dans l'ouvrage. Ils donnent à voir une association bariolée, composée de multiples facettes qui brillent comme de petits miroirs, qui évolue avec le temps, au gré des événements proches ou lointains, au gré des gens qui la fréquentent et la font vivre. Ce bric-à-brac pourrait sembler un empilement de mauvais goût et pourtant, comme le mobilier et les matériaux de récup' qui occupent son local, cet hétéroclisme en fait non seulement le charme mais aussi une disposition à tisser les relations sociales selon un canevas qui n'est pas dans l'air du temps majoritaire.

D'emblée ce projet d'écriture a été pensé pour faire parler, pour échanger, pour faire surgir des questions, pour donner à penser ensemble, sans volonté d'aplanir les points de vue ni de lisser les différences ou de mettre les désaccords sous le tapis.

Ce travail d'entretiens et de partage des paroles échangées a déjà fait bouger Récup'R. Tout d'un coup on se regarde, on se dit : « *Ah ! Oui ! C'est vrai, on est bien plus qu'un atelier vélo et couture !* » Et il a fait bouger l'auteur du livre lui-même. En effet, à l'origine du livre il y a un long mémoire écrit pour clore la formation Éducation populaire et transformation sociale proposée à l'université Rennes 2, un mémoire de plus de 360 pages quand l'équipe en demandait une quarantaine ! Dans ce document de départ il y a cette capacité à ne pas transformer en chose morte une aventure qui bouillonne, il y a les paroles recueillies qui vous attrapent, vous donnent à regarder la vie autrement. Il y a aussi une sorte de nostalgie latente, celle du temps des fondations, de l'effervescence des débuts, des ambitions politiques, quand Benjamin vient d'être embauché, à la création de l'association. Dans *L'Atelier des miracles* cette nostalgie a disparu. Ce n'est pas qu'elle a été occultée, c'est que le livre, son écriture, tout ce qui l'a permis (les observations, les discussions, les lectures...) a fait son travail, et que la richesse de Récup'R s'est révélée ailleurs que dans des discours militants. Son côté subversif se trouve dans les relations qu'on y noue et les normes qu'il faut sans cesse déformer, dans la convivialité qui renforce et aide à se tenir debout, dans cet assortiment bigarré de tissus, d'outils et surtout d'humanités qu'il est impossible de ranger.

Poétiser (ou l'art de subvertir l'existant)

C'est ce mélange des genres, des couleurs, des idées que relate *L'Atelier des miracles*. Et mettre noir sur blanc toute cette vie n'a rien d'évident car dans l'écriture on a vite fait de se transformer en entomologiste quand on se voulait conteur d'un spectacle vivant. Benjamin raconte non seulement une grande famille riche et chaotique, avec les rôles, les statuts, les espoirs de chacun·e, mais il passe dans la même page, parfois dans la même phrase, de la fable qui embellit, qui métamorphose une action en aventure, une parole en philosophie, un geste anodin en mouvement pour transformer le monde... à une manière de démythifier ce qui semblait solide et probant : nos habitudes associatives, toutes ces choses qu'on se dit pour se faire plaisir, surtout quand il s'agit de transformer le monde. Joli mouvement de balancier, utile à la description de la vie qui surgit un peu partout, en désordre, là où on ne l'attend pas et surtout pas sous cette forme. Et mouvement salutaire à la pensée, qui alterne entre le besoin de dire ce qui marche (et ce qui marche à Récup'R ce n'est pas toujours ce que l'on croit), d'enjoliver parfois ce qui s'expérimente dans ce pavillon des années 1960 frappé d'alignement qui abrite l'association, et la nécessité de ne pas colporter des contes de fées quand il s'agit de parler d'égalité, d'écologie, de révolution, du milieu associatif subventionné, des conditions de travail qui y sont proposées.

Là où généralement on lit des textes lisses et propres, qui passent d'une idée à une autre de manière raisonnée, où l'on découvre des éléments bien rangés et classés, ici les choses arrivent en bouillonnant. Et on se demande si on retrouvera les objets qui sont tombés dans ce courant agité

flotter quelques pages plus tard. Parfois toutes ces idées se contredisent et je ne peux pas m'empêcher alors de me dire : « *La vie n'est-elle pas faite de contradictions ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut en rendre compte ?* » Ici est la vie, la sienne, celle de Benjamin, qui, tout en démontant et en remontant des vélos, regarde avec tendresse les personnes derrière leur machine à coudre ou leur pied d'atelier auquel elles ont suspendu leur biclou.

Un mécano philosophe

À toutes les contradictions soulevées par Benjamin dans les pages qui vont suivre, il faudrait ajouter celles qu'il porte dans sa condition de salarié d'une association qui n'est pas qu'un lieu de travail. Benjamin a beau citer Albert Cossery, le romancier de la contemplation, du refus de travailler, lui-même est un hyperactif qui serait incapable de partager la vie des personnages du romancier franco-égyptien, à savoir : ne rien faire.

Benjamin lit quelques articles et répond à ses mails avant de partir au boulot. En pédalant pour s'y rendre il pense à ce qu'il va faire aujourd'hui, à tout ce qui l'attend. Quand je le suis en bicyclette, j'ai l'impression que le mouvement de son pédalier n'est qu'une projection dans l'espace de l'activité de son cerveau. Au retour de sa journée de travail, la longue montée qui l'amène de Bordeaux à sa petite maison permet de rouler moins vite (au moins quand je suis là), ce qui permet de se repasser la journée : qui est passé à l'atelier vélo aujourd'hui ? Qui allait bien ? Qui allait moins bien ? Quelles idées ou propositions sont ressorties de toutes ces discussions ? Quelle était l'ambiance dans l'atelier couture ?

Quand il rentre en car et non pas en vélo, Benjamin ne regarde pas le paysage, il a l'ouvrage que vous avez entre les mains sur les genoux, qu'il faut lire et relire, corriger, huiler, polir comme il le fait pour le vélo qu'il vient de remettre en état. Et quand ce n'est pas le sien de livre qu'il a sur les genoux c'en est d'autres, nombreux, que vous retrouverez dans les notes de bas de page qui vont suivre. Car Benjamin est mécanicien vélo, il porte le tablier, monte, démonte, remonte, conseille, sait la place des outils, des pièces de rechanges, la manière de démonter ce pédalier récalcitrant. Mais Benjamin est aussi historien, petit-fils d'immigré·es espagnol·es, porteur de toute une culture libertaire et internationaliste acquise aussi bien par l'expérience, l'histoire familiale, ses engagements et ses lectures.

Benjamin est un philosophe qui a délaissé la marche à pied pour le vélo. Le biclou reste néanmoins un bon moyen de se déplacer et de philosopher, seul ou avec d'autres – compagnon·nes de route ou cycliste inconnu·e croisé·e au feu rouge. Benjamin est un insatisfait heureux, son insatisfaction est le moteur aussi bien de la pensée que de l'action : il y a tant à faire pour bien régler cette machine à deux roues et cette drôle de machinerie, tout humaine, qui s'appelle Récup'R.

Les questions fusent, la pensée turbine à la vitesse des aiguilles d'une machine à coudre. Qui aime bien châtie bien : le milieu associatif salarié et subventionné en prend pour son grade, l'autogestion dans ce cadre-là n'a rien d'une panacée, l'imitation de la rentabilité du modèle d'à-côté non plus... au moins tout ça soulève-t-il des questions, et aucun manager ne sera là pour offrir sa triste réponse clé en main. Tant mieux – pour Récup'R, et pour nous, lecteurs et lectrices !

Il faut aussi être un peu philosophe et conteur pour se dire que dans une petite maison d'un quartier voué à disparaître d'une métropole française, que dans cette aventure minuscule comparée aux grands édifices qui prennent place là, tout autour, se cache tout un univers qui palpète. Et tout ce qu'on ne voit pas, tout ce qu'on ne veut pas voir, tout ce à qui et à quoi on ne prête pas attention

surgit dans ces pages. Quelque chose qui est comme l'envers du décor, moins rutilant, plus bricolé, avec des jambes de force et des étais pour maintenir le tout. Maintenir quoi au fait ? Le monde tel qu'il est ? Quelque chose d'autre ?

S'émanciper (et un peu plus)

Et cela, regarder ce qu'on ne voit pas, est déjà le premier pas d'une émancipation : c'est une invitation à ne pas se conformer à ce qu'on nous présente comme important, comme digne d'intérêt. Mais Benjamin ne s'arrête pas en si bon chemin, une fois en selle pourquoi s'arrêter ? *L'Atelier des miracles* tient, page après page, le proche (quelques dizaines de mètres carré au 206 rue Carle Vernet à Bordeaux) et le lointain (la guerre d'Espagne, le mouvement zapatiste, les révolutions arabes...). Récup'R n'est plus une petite aventure singulière, elle fait partie d'un mouvement que Benjamin relie à de multiples histoires passées – petites et grandes, mais toujours d'importance –, à d'autres luttes, à d'autres expériences menées à portée de vélo ou bien de l'autre côté de la planète.

Toutes ces histoires sont des expériences de dignité et *L'Atelier des miracles* est une philosophie du refus du mépris, un appel à ne pas se laisser déprécier : nous-mêmes, femmes et hommes, mais aussi ce que nous construisons, nos aventures collectives, menées de manière peut-être cahotante, mais avec le désir de bien faire et de prendre soin les un·es des autres. Continuons à rouler fièrement à bicyclette dit Benjamin, et à dire notre fierté de ce que nous sommes et fabriquons. Bricoler c'est faire avec les moyens du bord, ne pas pouvoir tout prévoir ni calculer – dans le monde qui est le nôtre, avec tous ses tableaux Excel, n'est-ce pas un premier pas pour se libérer ?

Tout cela rappelle, à celles et ceux qui s'impatientent et qui s'imaginent que le changement par le haut ira plus vite, que le grand soir risque de manquer quelques étapes. Car à Récup'R et dans tant d'autres expériences collectives qui ne se contentent pas du monde tel qu'il est, on mesure pas à pas le chemin qui éloigne des hiérarchies qui distinguent, des identités qui emprisonnent, des consommations qui débordent, de l'idéologie propriétaire qui enferme. Se déshabituer de cela pour inventer d'autres habitudes ne suppose-t-il pas de nous lier différemment ? Pour faire dévier de ce qui semble naturel ? C'est cette exigence qui nous accompagne au fil des pages qui suivent.

Guillaume Sabin, juin 2022